

## VOYAGE AUX ILES BORROMÉES.



(Vue de l'Isola Bella.)

A Gallarate, la route de Milan au Simplon se divise en deux branches, qui toutes deux conduisent le voyageur en face des îles Borromées; l'une à Laveno sur la rive orientale du lac Majeur, l'autre à Bavena sur le bord opposé. La première serpente à travers les coteaux boisés de Varèse, la seconde traverse le Tésin, et suit les moindres sinuosités du lac.

Mon compagnon de voyage prit la première; il voulait voir ce Varèse si cher à Ugo Foscolo; moi, peu jaloux d'errer sur les traces du Werther politique de l'Italie, je cédai à la vulgaire curiosité de contempler le fameux colosse de saint Charles. Nous nous donnâmes rendez-vous à souper dans celle des îles Borromées où Jean Paul a placé quelques scènes de son Titan, de ce drame symbolique et mystérieux que nous avions lu et relu ensemble.

Jusqu'à Sesto-Calende, qui est situé sur la rive droite du Tésin, à l'extrémité méridionale du lac Majeur, la route n'offre de remarquable que le souvenir de la grande défaite de Scipion, qui fut battu dans les environs de Soma, comme l'attestent quelques inscriptions récemment découvertes dans cette ville; mais au-delà du Tésin les beautés naturelles abondent et défient les plus grands souvenirs historiques. A gauche s'entassent de vertes collines qui dominent la route, à droite se déroule la nappe bleue du lac avec ses horizons indéfinis, dont la brume enveloppe les ruines crénelées de la forteresse d'Angera, et les blanches maisons de Lisanza qui semblent se poursuivre au bord des eaux.

A un mille environ après Arona, j'abandonnai la grande route, et je commençai à gravir un petit sentier qui me mit bientôt en face de la statue colossale de saint Charles (voyez cette statue, 1854, pag. 72). Une caravane d'Anglais venait d'y arriver quelques instans avant moi, et avait choisi ses

logemens dans le colosse même : femmes, enfans et domestiques étaient déjà parvenus à s'y caser. Un murmure confus s'élevait du colosse, qui rappelait en ce moment la statue de Memnon. Quand ils eurent assez joui d'une de ces impressions si chères aux touristes, ils sortirent du piédestal de la statue, à demi asphyxiés, mais heureux de pouvoir écrire chacun sur son album : *Monté dans le colosse de saint Charles le 10 octobre 1855.* Afin de jouir du même privilège, je m'introduisis dans l'étroit escalier qui ne s'arrête qu'au menton de la statue, dont la tête peut contenir trois ou quatre personnes d'un embonpoint modéré. En entrant dans la salle, j'aperçus un homme de moyen âge, assis au bord de l'une des fosses nasales; je le reconnus aussitôt pour un Anglais que j'avais rencontré sur tous les clochers et sur tous les pics de l'Europe, et nous pûmes continuer, dans le nez de saint Charles, une conversation commencée à Rome dans la boule de saint Pierre.

Une descente rapide et délicieusement ombragée me ramena peu d'instans après sur la grande route, et je pus jouir de nouveau des magnifiques aspects du lac.

La nature, dans cette partie du Piémont, est la même que dans toute la Lombardie que je venais de quitter, riante, vigoureuse, parée, et admirablement exploitée pour les besoins de l'homme, à qui, du reste, elle ne laisse que peu de chose à faire. La végétation en est d'une fraîcheur et d'une variété qu'explique le voisinage du lac; aussi les villes et les villages qu'on rencontre à chaque pas sont-ils d'une propreté, d'une élégance bourgeoise et artiste à la fois, qu'on ne retrouve dans aucune autre partie de l'Europe.

Cependant, faut-il l'avouer, j'ai plus admiré ces lieux de souvenir qu'à l'instant où je les parcourais. J'allais quitter l'Italie pour ne plus la revoir sans doute, et le fantôme du

Simplon, que je voyais déjà se dresser devant moi, jetai une teinte sombre sur tous les objets qu'embrassaient mes regards. La brise de septembre commençait à fraîchir, une humide vapeur s'élevait du lac, et, derrière les montagnes que je laissais à ma gauche, le soleil se couchait, sans pompe, sans éclat, presque aussi tristement que le nôtre. Enfin la nuit tomba, et, en arrivant à Bavena, il m'échappa de penser : « Quand j'étais en Italie ! »

Je pris aussitôt une barque, et comme j'approchais de l'Isola-Bella, la lune qui commençait à blanchir les vapeurs du lac, bien qu'elle fût encore cachée derrière le rideau bleu du mont Vergante, me découvrit une barque semblable à la mienne qui venait du bord opposé; elle changea tout-à-coup de direction, et s'avança vers moi; j'entendais déjà le bruit des rames, quand un mouchoir, agité en l'air, m'annonça l'approche de mon compagnon de voyage.

Nous débarquâmes sur le même point, et, après avoir commandé un repas dont l'excellent poisson du lac devait faire les frais, nous commençâmes à gravir les terrasses embaumées de l'île, décidés à la parcourir tout entière avant de redescendre jusqu'aux réalités du souper. Ces terrasses, au nombre de dix, s'élèvent en amphithéâtre, et de loin donnent à l'île l'aspect d'une pyramide que surmonte un Pégase colossal. La richesse et la variété de la végétation corrigent ce que les circuits répétés des terrasses pourraient avoir de monotone. L'île entière est couverte de bosquets où se confondent, sans arrangement apparent, des orangers, des citronniers, des grenadiers, des cèdres, des lauriers, des oliviers, des cyprès, des vignes, des rosiers, des jasmins, des myrtes et des câpriers; elle est, en outre, peuplée de statues et arrosée par des fontaines, autour desquelles viennent s'abattre, par troupes, des faisans dont le nombre égale presque celui des pigeons de Venise. Après une demi-heure de marche, nous parvîmes au sommet de l'île, d'où la vue embrasse un immense bassin, autour duquel se déroulent les crêtes inégales des monts Rosso, Sinolo, Becosser, Vergante, d'Intrasca, de Vichezza, de Pino, de Gamborogno, et enfin les chaînes des Alpes Rhétiennes. Les filets argentés du Tésin, de la Tresa, de la Tosa, de la Maggia, se fraient un passage à travers les montagnes, et courent en serpentant vers le lac Majeur qui traverse le bassin dans toute sa longueur, et à qui son étendue donne l'aspect d'un de ces grands fleuves du Nouveau-Monde, auprès desquels notre Danube est un ruisseau.

Après avoir joui pendant quelques instans de cet immense panorama sur lequel nous nous réservions de voir lever le soleil, nous regagnâmes notre gîte, et le lendemain matin, à cinq heures, nous admirâmes encore, dans ses moindres détails, et riche d'effets plus puissans, ce magnifique paysage dont la lune nous avait seulement laissé deviner les merveilles, et que Jean Paul Richter décrit ainsi.

« Quel monde!... Les Alpes étaient là comme autant de » Géans, les bras entrelacés, opposant au soleil leurs boucliers de glace... Leurs corps étaient entourés de la ceinture bleue des forêts... à leurs pieds surgissaient des coteaux couverts de vignes... Le vent frais du matin jouait avec les cascades comme avec autant de rubans, et ces rubans et ces coteaux se reflétaient sur le miroir poli du lac... Albano se tourna lentement de tous côtés; ses yeux erraient des montagnes aux vallons, de la terre aux eaux du lac, du soleil aux fleurs, partout la nature annonçait son majestueux réveil; il semblait que la terre vint de naître, et qu'une nouvelle création eût jeté d'un côté des terres, de l'autre des mers, et là-bas des montagnes..... » Ah! sainte nature, quiconque te voit avec des yeux d'homme, a pour les hommes une sensibilité plus ardente, un amour plus vrai ! »

*Un comte en Castille.* — Ce fut l'an 1523 que le roi de Castille institua le premier comte qui ait été nommé dans

ce pays depuis qu'il changea son titre de comté contre celui de royaume.

C'était sous le règne d'Alphonse XI, surnommé *le Justicier*, à cause des rigueurs qu'il exerça contre les nobles. Ce monarque avait un favori d'obscur origine, nommé Osorio, et il voulut l'élever au-dessus de ces grands, qui, fiers de leur antique noblesse, ne reconnaissaient dans leur roi que le premier d'entre eux. Osorio fut donc créé comte. La manière dont il reçut l'investiture, et qui a été fort tard en usage dans la Péninsule, mérite d'être rapportée.

« On mit trois petits morceaux de pain dans une coupe de vin; le roi et le comte s'invitèrent par trois fois à en prendre: puis, le roi en prit un d'abord, et le comte un autre. Alors Osorio reçut la permission d'avoir une cuisine séparée pour ses gens dans le camp du roi; et de porter sa bannière particulière avec son cri de guerre, ses armes et sa devise. On fit expédier sur l'heure même des lettres publiques d'érection; on en fit la lecture à toute l'assemblée, et ceux qui étaient présents crièrent à haute voix : » *Vive notre comte!* »

Cette investiture ne ressemble en rien à celle qui se pratique en France et dans la plupart des autres pays de l'Europe; il y manque l'importante formalité du serment réciproque entre le suzerain et le vassal; ce n'est plus là de la féodalité, c'est une grâce accordée par un roi à son sujet.

#### SUR LES PLUIES DE CRAPAUDS.

Il y a une ample carrière d'études intéressantes dans ce que les savans ont trop long-temps nommé les *préjugés populaires*. Presque toujours ces prétendus préjugés, lorsqu'on les examine de près, se trouvent avoir un fond de vérité incontestable. On connaît ce mot d'un homme célèbre qui, parlant de l'autorité la plus capable en matière politique, disait devant une haute assemblée, qu'il connaissait quelqu'un qui avait plus d'esprit que Voltaire, plus d'esprit que Rousseau, plus d'esprit que l'assemblée elle-même, et que ce quelqu'un c'était tout le monde. On pourrait dire de même qu'il y a quelqu'un qui est meilleur observateur que Buffon et que Cuvier, meilleur observateur que tous les savans et toutes les académies, et que ce quelqu'un c'est aussi tout le monde. Et en effet, il n'y a pas d'observateur qui ait meilleure vue, meilleures oreilles, meilleur tact, meilleure mémoire. Sans doute cette excellence des observations faites par tout le monde porte simplement sur les phénomènes pris en eux-mêmes et extérieurement, et non sur les théories qui les expliquent. C'est ordinairement à cet endroit que le merveilleux ou l'absurde interviennent, et que le savant est dans son droit en rejetant au loin le malencontreux système avec la qualification de préjugé; mais le savant, s'il est sage, ne doit pas le rejeter si loin, qu'il ne puisse reprendre les observations qui ont servi de fondement, et les examiner à loisir et avec attention. Plus la croyance est généralement accréditée, et plus elle mérite de considération. La vérité se cache sous l'enveloppe; et comme la morale dans les fables, elle repose sous les embellissemens dont le texte est orné.

S'il fallait citer des exemples, il ne serait pas difficile d'en trouver un grand nombre. Si les savans enseignent le vulgaire, le vulgaire en revanche leur rend plus d'une bonne leçon. Les pluies de pierres si long-temps attestées par les paysans qui en avaient été témoins dans les campagnes, et si long-temps repoussées par les physiciens, qui les traitaient de chimériques, n'ont pris place dans les fastes de la science que depuis que M. Biot, délégué par l'Académie, a fait l'historique officiel d'un phénomène de ce genre qui s'était produit en Normandie. On sait que M. Arago a pris en main la cause des jardiniers contre la lune rousse qui, selon un vieil adage, brûle les jeunes plantes; il a fait voir ce qu'il y avait de vrai dans cette affirmation, et en a donné la sé-

# LE MAGASIN PITTORESQUE.

QUATRIÈME ANNÉE.

---

1836.

---

Prix du volume broché. . . . 5 fr. 50 cent.  
relié. . . . . 7

---

## CONDITIONS D'ABONNEMENT.

### LIVRAISONS.

ENVOYÉES RÉUNIES UNE FOIS PAR MOIS.

PARIS.		DÉPARTEMENTS.		PARIS.		DÉPARTEMENTS.	
<i>Prix:</i>		<i>Franco par la poste.</i>		<i>Prix:</i>		<i>Franco par la poste.</i>	
POUR SIX MOIS.	3 f. 80 c.	POUR SIX MOIS.	4 f. 80 c.	POUR SIX MOIS.	2 f. 60 c.	POUR SIX MOIS.	3 f. 60 c.
POUR UN AN . . .	7 f. 50 c.	POUR UN AN . . .	9 f. 50 c.	POUR UN AN . . .	5 f. 20 c.	POUR UN AN . . .	7 f. 20 c.

---

PARIS,

AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,

RUE DU COLOMBIER, N° 50,

PRÈS DE LA RUE DES PETITS-AUGUSTINS.